

16 SEIZIÈME PRIX DU LIVRE EUROPÉEN

DÉBATS

« La culture antifasciste disparaît. Nous allons au-devant d'un grave »

Rencontre avec Antonio Scurati, Prix du Livre européen, auteur d'une œuvre gigantesque sur Mussolini et le fascisme. Qui ne renaîtra pas dans ses formes historiques, soutient-il, mais qui revient d'autres façons...

ENTRETIEN

CHRISTOPHE BERTI
DAVID COPPI
BÉATRICE DELVAUX

Antonio Scurati recevait mercredi le prix du Livre européen pour *M, l'homme de la providence*, publié aux éditions Les Arènes, deuxième tome de son roman documentaire sur Mussolini, après *M, l'enfant du siècle*, sur la naissance du fascisme, et avant *M, les derniers jours de l'Europe*, et l'alliance avec Hitler. Nous l'avons rencontré.

Pourquoi ce plongeon, cinq ans de votre vie, dans cette œuvre sur Mussolini ?

J'ai eu l'idée d'écrire un livre sur le fascisme, avec les fascistes comme protagonistes, alors que je travaillais à mon livre précédent, il y a une dizaine d'années, dédié à un grand antifasciste, Leone Ginzburg, intellectuel, héros de la résistance en Italie, fondateur de la maison d'édition Einaudi. Depuis ma jeunesse et ma volonté de devenir écrivain, je rêvais avant tout d'écrire un livre sur l'antifascisme, sur les partisans, sur les résistants. J'appartiens à la dernière génération – un ami parle des « derniers enfants du siècle dernier » – qui a été éduquée dans les valeurs et la culture de l'antifascisme. Et, de fait, en écrivant mon livre sur Leone Ginzburg, je me rendais compte que la culture antifasciste comme fondement de notre démocratie était en train de s'écrouler, que l'antifascisme du XX^e siècle arrivait à son crépuscule. Il y avait beaucoup de signes. Par exemple, de nombreux leaders politiques, en Italie, pas uniquement, commençaient à utiliser des expressions, des phrases, empruntées à Mussolini. C'était impensable il y a encore quelques années, cela leur aurait fait perdre des suffrages, or, là, cela leur en faisait gagner. Là, je me suis rendu compte qu'il était opportun et nécessaire de raconter Mussolini dans une forme littéraire romanesque. Dès le moment où j'ai décidé de m'embarquer dans cette entreprise périlleuse, je me suis posé un problème éthico-politique : je ne voulais absolument pas transformer Mussolini en une sorte de héros tragique, je voulais éviter absolument que le lecteur puisse avoir de l'empathie, a fortiori de la sympathie, avec le personnage. D'où une adhésion rigoureuse, pointilleuse, presque obtuse,

Antonio Scurati

Antonio Scurati (53 ans) est professeur de littérature comparée et d'écriture créative, chroniqueur au *Corriere della Sera* et auteur de plus d'une dizaine de romans. En septembre 2018, il publie le premier tome de sa saga *M – M. il figlio del secolo* –, prix Strega 2019. Chaque tome est un best-seller.

aux événements historiques, en me privant de toute une série de libertés propres au romancier, comme inventer des personnages, des dialogues. Cela m'a conduit à expérimenter une nouvelle forme littéraire, le roman documentaire.

Vous dites, assez radicalement, que la culture antifasciste a disparu... Dans ce cas, comment réagir encore ? La situation est grave, voire désespérée ?

Désespérée, non, mais nous allons au-devant d'un grave danger, qui menace la démocratie à l'échelle européenne et occidentale. Je m'oppose au terme « désespérée » eu égard à des séquences historiques authentiquement désespérées dans la lutte entre démocratie et totalitarisme, que j'ai pu décrire et étudier moi-même par ailleurs comme historien. Non, c'est un moment compliqué, il y a un danger très sérieux, je l'ai dit, mais après tout, aujourd'hui comme il y a 100 ans, la démocratie est toujours la lutte pour la démocratie, l'histoire est toujours la lutte pour l'histoire. Ma génération est devenue adulte dans les années 80, dans un moment de reflux de la politique, de désengagement, d'une certaine désinvolture, et elle a désappris la lutte pour la démocratie. Nous appartenons au petit morceau d'humanité le plus riche, le mieux nourri, le mieux vêtu, le plus protégé, notamment en termes de santé publique, cela comme jamais dans l'histoire de l'humanité, et tout cela a suscité, comment dire, un « ramollissement » moral et spirituel. Or, il n'existe pas de démocratie sans lutte pour la démocratie. Cette lutte doit donc reprendre. La menace n'est plus celle des « squadrists » en chemises noires de Mussolini ou en chemises brunes d'Hitler, qui frappent à votre porte durant la nuit, vous traînent dehors et vous frappent à mort, non, elle est



« Après la guerre, Mussolini se rend compte que les gens ont vécu dans la peur de longues années, celle des tranchées, et se dit que si l'espoir est puissant, une autre passion politique est très puissante elle aussi, la peur, qu'il pourra transformer en haine, sentiment mobilisateur. »

© DOMINIQUE DUCHESNES.

moins immédiatement violente, moins extérieure aussi, elle se manifeste à l'intérieur même du jeu démocratique. En Italie, je n'ai jamais pensé que la victoire de la droite post-fasciste, aux dernières élections, pouvait menacer la survie de la démocratie, mais bien la qualité de la vie démocratique. Il y aura d'autres défaites, mais... continuons le combat.

Vous parlez d'un parti « post-fasciste » à propos de Fratelli d'Italia. Et vous visez surtout le « populisme » aujourd'hui...

En Italie, je soutiens depuis plusieurs années qu'un retour du fascisme mussolinien n'est pas possible, les conditions historiques ont changé radicalement. Certes, il existe, comme ailleurs en Europe, des mouvements néofascistes et néonazis, avec des comportements violents, mais c'est un phénomène marginal, de niche, dirais-je. Il ne faut pas le négliger, il faut le contrecarrer par les instruments du droit, mais la menace pour ce que j'ai appelé « la qualité de la démocratie » ne vient pas de là. Elle vient des mouvements et partis que nous appelons généralement populistes ou souverainistes qui ont une filiation indirecte, souvent inconsciente, avec Mussolini, en cela que Mussolini fut non seulement l'inventeur du fascisme mais aussi l'archétype du leader que nous appelons populiste. On peut reconnaître une série de caractéristiques propres à tous les leaders populistes en Italie, en Europe, aux États-Unis, en Amérique latine. Certains sont totalement étrangers au fascisme historique. Pensez à Donald Trump, en lequel on croit reconnaître certains accents mussoliniens, qui n'a rien à voir pourtant avec le fascisme en tant que tel, du reste lui-même ne sait probablement pas qui était Mussolini...

inspirés par l'exemple russe, les socialistes étaient celui-là. Ils voulaient faire la révolution, et la propagande fasciste les présentait comme des « porteurs de la peste asiatique », ennemis du peuple, de la nation, anti-italiens, envahisseurs... Aujourd'hui, dans la propagande populiste, je dirais que cette figure symbolique est incarnée par l'immigré.

A propos du « populisme », une prévention : on utilise beaucoup ce terme côté progressiste, mais n'est-ce pas contre-productif ? Cela ne charrie-t-il pas, qu'on le veuille ou non, comme un sentiment de mépris pour le peuple, rejetant celui-ci dans les bras de la droite ?

Il y a un risque dans l'utilisation du concept, c'est vrai, et parfois nous en abusons pour étiqueter des phénomènes très différents. En ce sens, cela peut faciliter la stratégie rhétorique de la droite. Il est vrai aussi qu'une série de questions et problématiques typiques du patrimoine culturel de la gauche ont été récupérées par la droite, ou délaissées par la gauche, je pense même à des thèmes comme la démographie, la famille, qui étaient au centre des préoccupations à gauche historiquement. Quant à la terminologie, comme vous le dites, elle peut être problématique, mais que faire ? Peut-être faudrait-il substituer le terme « souverainiste » à celui de « populiste », mais enfin, ce n'est pas évident, ce dernier vient directement à l'esprit quand on pense par exemple à Mussolini.

Le fascisme mussolinien, écrivez-vous, se fonde sur la violence, la séduction. Vous ajoutez la peur, l'autre passion politique, aussi puissante que l'espoir, qui est pour sa part, écrivez-vous toujours, le projet de la gauche...

Oui. La biographie de Mussolini est éclairante, il vient d'une famille socialiste révolutionnaire, un peu anarchiste, et lui-même, jeune, faisait partie de l'aile radicale du parti socialiste, la plus fougueuse, dont il sera exclu après la guerre. Là, il cherchera un autre peuple d'ac-

Un « livre européen » par essence

« Le roman que l'Italie attendait depuis des décennies », pour Roberto Saviano, auteur de *Gomorra*. « Une leçon d'histoire antifasciste déguisée en roman », pour le *New York Times*. Quand sort *M, l'enfant du siècle*, c'est un chef-d'œuvre qui est illico salué. Son auteur italien, Antonio Scurati, professeur de littérature comparée et d'écriture créative ose alors une plongée politique et intime, inédite sur le fond et la forme, dans l'ascension de Mussolini, ce fils de forgeron, entouré, au départ, d'une bande de voyous et de repris de justice et qui fera du fascisme une religion et de la violence un outil de conquête. Le « Duce » va soumettre les foules, les

élites, le Roi, le Vatican, sacrifiant en route ses compagnons, sa maîtresse emblématique, son frère. Allié à Hitler qu'il fascinait, il fera vivre à l'Europe ses heures les plus sombres. Le génie de Scurati – car c'est de génie qu'il faut parler –, réside dans le récit aussi minutieux que fascinant qu'il déroule sur plus de 1.500 pages à coup de mini-chapitres de quatre pages, éclairés de courts documents historiques. On y lit ainsi ce qu'écrivait le *Washington Post* en novembre 1926 : « Mussolini s'attire et mérite l'admiration du monde. Quiconque abhorre le communisme et les assassins qu'il produit doit espérer avec ferveur que Benito Mussolini poursuivra sa vie

miraculeuse. » *M, l'homme de la providence* est le « Livre européen » par essence : il sculpte le portrait d'un homme, d'une époque, d'un totalitarisme tout en éclairant le présent européen marqué par le retour des extrémismes : incontournable ! C'est le deuxième opus de trois volumes – *M, l'enfant du siècle* (1), *M, l'homme de la providence* (1) et *M, gli ultimi giorni dell'Europa* non encore traduit – qui est primé, mais chacun peut se lire indépendamment. La très bonne nouvelle est que l'auteur prépare un M4 et un M5. La pièce *M, il figlio del secolo*, en 30 tableaux historiques et avec seize acteurs sur scène, a rempli les salles à Milan et Rome et attend de tour-

ner en Europe. Une série télévisée Sky est en tournage à Cinecittà avec d'énormes moyens. Joe Wright, réalisateur de *Darkest Hour* (le biopic de Churchill), est à la manette et le jeune Luca Marinelli joue le rôle Mussolini. « M » n'a pas fini de faire parler de lui. B.D.X

(1) Traduit par Nathalie Bauer.

M, l'homme de la providence
ANTONIO SCURATI
Les Arènes
660 p., 24,90 €